

LA PETITE FABRIQUE
DU BONHEUR

Titre original : La petite fabrique du bonheur

© Alice Quinn, 2020

ISBN : 979-10-359-4499-5

Couverture réalisée par Paola Studio Ideazione

mail.ideazione@gmail.com

<https://ricreazioneweb.wordpress.com>

Correction et mise en page InDesign : Hélène Babouot

h_babouot@hotmail.com

Rendez-vous en fin d'ouvrage pour en savoir plus sur les romans d'Alice Quinn

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. Cependant les faits d'actualité concernant la chronologie du Coronavirus sont réels.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

ALICE QUINN

LA PETITE FABRIQUE
DU BONHEUR

© Alice Quinn 2020

« *Un équilibre fragile, un oiseau dans l'orage*
Une frontière étroite entre souffrance et espérance. »
Sixième sens de Grand Corps Malade

« *Au bord du vide elle a compris le plus important :*
que seul vole celui qui ose le faire. »
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler de
Luis Sepúlveda

« *Le monde entier est rempli de choses*
qui n'attendent que d'être trouvées. »
Fifi brin d'acier de Astrid Lindgren

« *Avec les filles j'ai un succès fou ou ou...* »
Succès fou, par Christophe, de Daniel Bevilacqua

« *Si les chats pouvaient parler, ils raconteraient*
des choses incroyables. »
Le chat du rabbin de Joann Sfar

Prologue

2006

Meryl adorait son papa, Christophe Fontan. Il était prof de sport au collège. Il était fort pour les entraînements, les performances, les exercices qui renforcent le corps, les muscles, les os et le mental. Il disait souvent que c'est le mental qui fait tout.

Meryl avait peur de ce mot, *mental*. Elle le confondait avec menteur. Elle croyait qu'il fallait mentir pour réussir à s'entraîner. Elle n'aimait pas mentir. Mais elle aimait son papa.

Son école avait été sélectionnée pour intégrer un chœur d'enfants dans un spectacle moderne. Une petite fille danserait en solo. Mais ce n'était pas tout. Celle qui serait l'élue intégrerait *la prestigieuse école de danse de Mme Gaglio*.

Son papa l'entraînait pour l'audition du spectacle. Il voulait qu'elle soit choisie pour intégrer *la prestigieuse école de danse de Mme Gaglio*. Mme Gaglio, ancienne danseuse soliste de l'Opéra de Paris, était une célébrité dans leur petite ville.

Meryl n'aimait pas trop la danse. À cause de la danse, son papa était dur avec elle. Bien sûr, il lui faisait encore des câlins le soir, mais quand il la regardait, elle sentait qu'il la jugeait. Tout le temps. Rien n'était plus comme avant.

Elle devait toujours se tenir droite. Il ne riait plus avec elle, il lui demandait en permanence si elle avait bien révisé ses pirouettes. C'était son obsession. Il voulait qu'elle sache exécuter plein de pirouettes à la suite, pour surpasser les autres.

Mais Meryl avait peur des pirouettes. Quand elle en faisait plus de trois, sa tête tournait, elle avait le vertige, elle tombait et se faisait des bleus partout.

À cause de la danse, son papa se disputait avec sa maman. Tout le temps.

— Mais tu es devenu fou ou quoi ? Tu vois pas qu'elle est exténuée ?

— Écoute, Catherine, laisse-moi faire. À force de la surprotéger tu vas en faire une mauviette. Ce que je lui apprends avec la danse lui servira toute sa vie. Je lui forge une volonté de fer, pour affronter un monde cruel. Seuls les plus forts survivront.

— Oui, je sais, ricanait-elle ! Je connais ton credo !

— Quel credo ? De quoi tu parles ?

— La discipline est la pierre angulaire de la liberté ! citait-elle d'un ton ironique.

— Eh oui, tu peux te moquer, c'est la discipline qui en fera une femme libre.

— Je sais très bien que ce n'est pas réellement ce que tu cherches. Tu veux prendre ta revanche, c'est tout. Tu n'as jamais digéré tes échecs. Tu l'instrumentalises à des fins personnelles. Mais je ne te laisserai pas faire.

Meryl ne comprenait pas ce que disait sa maman. Ce mot : *instrumen-ta-li-ze*... Elle savait que c'était grave, car sa

maman pleurait souvent. Elle savait aussi que sa maman disait vrai, car son papa n'avait jamais d'autres arguments à ce moment de la discussion. On voyait qu'il avait perdu la dispute. Pourtant il continuait quand même à vouloir entraîner Meryl.

Pour toutes ces raisons, elle n'avait pas envie de danser.

Déjà, en septembre, elle avait raté le concours qui devait lui permettre d'entrer dans *la prestigieuse école de danse de Mme Gaglio*.

Après la crise de colère de son papa, elle s'était dit que tout était terminé. Qu'il allait la laisser en paix. Qu'on ne lui parlerait plus de danse. Mais avec l'arrivée de ce spectacle dans la ville, tout avait recommencé. Comme si le destin lui permettait de se rattraper. C'est ce qu'avait dit son papa.

— Tu ne dois en aucun cas laisser passer cette deuxième chance. D'accord ?

Elle n'était pas d'accord, mais comment le lui expliquer ? Alors elle faisait *oui* de la tête et le maximum pour y arriver.

Il avait aménagé le garage avec un parquet et une barre. Leur vieille voiture couchait dehors.

Lever le matin une heure avant l'heure normale sous l'œil désapprobateur de maman qui préférait rester au lit plutôt que d'assister à ce qu'elle appelait « les séances de torture ».

Il restait à ses côtés avant le petit-déjeuner pour les étirements, les exercices de respiration, le tour du pâté de maisons à petites foulées avec un chrono. Puis, dans le garage venait le moment des pirouettes. Encore des pirouettes.

Quand elle rentrait le soir de l'école, avant le goûter, il recommençait. Il lui avait offert un iPod sur lequel il lui avait

enregistré la musique des ballets classiques les plus célèbres. « Pour sa culture », disait-il.

— Les autres font de la danse depuis qu’elles ont quatre ans ! Mets-toi ça dans le crâne. Tu as du retard à rattraper et aussi au niveau de ton oreille.

Meryl n’aimait pas la musique classique. Elle avait rajouté sur l’iPod, avec la complicité de maman et en cachette de papa, la chanson de *Totally Spies* qu’elle écoutait en boucle.

Le jour de l’audition arriva.

Mardi 17 janvier 2006

Papa la dépose à l’école et lui promet de revenir à 14 heures, pour l’encourager.

— N’oublie pas que tu as un mental d’acier ! lui dit-il avant de disparaître au coin de la rue.

Meryl doute d’avoir un mental d’acier. Et puis, elle ne veut pas avoir le cerveau en fer. Elle n’est pas un robot. Elle franchit le portail de l’école avec sa copine Sofia qui vient d’arriver. Sofia, elle, est tout excitée, car elle rêve depuis si longtemps de rentrer dans le cours de Mme Gaglio.

Maintenant, la journée est finie et elle a tout raté. Meryl a peur d’affronter son papa. Elle se demande pourquoi ses parents ne sont pas venus assister à l’audition. Elle les attend dans la classe avec Sofia, sa meilleure amie. Elles sont les dernières et la maîtresse s’impatiente. Meryl s’inquiète, mais pas trop. Parfois, ses parents ont du retard.

Finalement, heureusement, la maman de Sofia qui habite à deux pas de sa maison arrive en voiture. Quand elle voit

que les parents de Meryl ne sont pas encore passés, elle propose à la maîtresse de raccompagner Meryl en même temps que sa fille.

Ce n'est pas la première fois qu'elle revient de l'école avec la maman de Sofia. Cela lui arrive quand son papa a les conseils de classe et que sa maman est bloquée dans les embouteillages après son travail à la mairie. Elle a ses propres clés sur son porte-clés *Hello Kitty*, en permanence accroché à l'intérieur de son sac.

La maman de Sofia n'a pas assisté à l'audition, parce qu'elle travaille, elle aussi. Sofia pleure doucement à l'arrière de la voiture. C'est une vraie fontaine depuis que tout est terminé. Meryl a de la peine pour son amie. Elle voudrait la consoler, mais elle ne sait pas quels mots employer. Elle observe, inquiète, le cœur lourd, la nuit tomber sur la ville tandis qu'elles roulent et traversent les rues qui les séparent de la maison.

— C'est bizarre que Catherine ne m'ait pas envoyé un SMS pour me prévenir, dit la maman de Sofia. Elle n'a sûrement plus de batterie.

Meryl se sent un peu rassurée par l'explication.

— Allons Sofia, dit la maman, un peu agacée par les pleurs de sa fille. N'exagère pas non plus ! Ce n'est pas la fin du monde ! Tu n'as rien pour te moucher ?

— Non ! renifle Sofia de plus belle.

— Regarde Meryl, elle ne pleure pas, elle. Prends exemple ! Tu devrais être contente !

Contente de quoi ? se demande Meryl.

Entre deux sanglots désespérés, Sofia raconte comment Vanessa, qui est aussi la meilleure de la classe, a parfaitement

réussi sa prestation et comment Mme Gaglio l'a félicitée et lui a remis sa carte de membre de son école, sous les applaudissements. Le maire était là aussi.

— Génial pour elle ! dit la maman de Sofia. Réjouis-toi pour ta camarade !

— Mais nous ? dit Meryl. Nous, on a tout raté !

— Mais c'est pas grave, les filles. Ce qui compte ce n'est pas de gagner, c'est de participer !

Meryl est étonnée par cette phrase. Pourtant, elle voit bien que la maman de Sofia est sincère. Mais c'est le contraire de ce que son papa lui dit tous les jours.

Sur la banquette à côté de son amie, elle imagine la scène telle qu'elle voudrait qu'elle se déroule chez elle.

— Alors ? demanderait papa.

— Pardon papa. J'ai voulu faire les pirouettes à la file comme tu avais dit, mais je ne sais pas ce qu'il s'est passé, je...

— Tu es tombée ?

— Oui.

Et papa ouvrirait grand les bras pour la consoler. Il lui dirait que ce n'est pas grave. Que ce qui compte c'est d'avoir participé.

En silence, elle prend la main de Sofia et la serre très fort. Elle espère qu'un jour, Sofia réussira aussi le concours. Meryl ira avec ses parents l'applaudir à un spectacle et son papa dira :

— Tout le monde ne peut pas être danseuse. C'est bien de te réjouir pour ta camarade.

Meryl tend à son amie un vieux *Kleenex* qu'elle sort du fond de son cartable. Sofia se mouche bruyamment et elle le

garde roulé en boule dans sa main. Puis elle pose sa tête sur l'épaule de Meryl et ses larmes se tarissent lentement.

— Tu vas réussir l'année prochaine, lui chuchote Meryl. J'en suis sûre. Tu es la reine des pirouettes.

Elle ne le voit pas, mais elle sent le sourire de Sofia. Elle est heureuse d'avoir pu consoler son amie.

— Tu es ma meilleure amie pour toujours, dit Sofia.

Meryl descend de la voiture en leur faisant un signe d'adieu de la main, joyeuse de voir le sourire épanoui de Sofia.

— Merci, crie-t-elle, polie, à la maman.

Elle entre toute seule dans le petit immeuble.

Quand elle pénètre dans l'appartement, ce qui l'étonne, c'est que tout est sombre. Elle a peur du noir. Elle se demande ce qui se passe. Elle tend l'oreille et perçoit des gémissements dans la chambre du fond, la chambre de ses parents.

Elle allume toutes les lumières et avance à pas lents le long du couloir. La dernière porte est grande ouverte, également plongée dans le noir. Vite, elle allume et voit sa maman dans le grand lit, sous la couette.

En une seconde, elle devine un tableau inhabituel.

Sa maman cligne des yeux sous l'effet brusque de la lumière, trop vive. Elle la fixe, hagarde. Ses paupières sont rouges ; son visage est inondé de larmes. *C'est ma faute*, se dit Meryl. *Elle pleure parce que j'ai raté le concours. Elle sait que papa ne va pas le supporter.*

Les bras de sa maman sortent des couvertures, assez pour que Meryl voie qu'elle est tout habillée. Il y a des tonnes de

mouchoirs en papier éparpillés partout sur le lit et par terre. De la bouche de sa maman sortent des gémissements.

Meryl murmure :

— Pardon maman. J'ai essayé, mais j'ai pas réussi. Je suis tombée en faisant la troisième pirouette...

— Quoi ? émet sa maman d'une voix brisée. Comment ? Oh ! Mais non ma puce... C'est pas toi...

Elle se soulève un peu sur un coude et lui tend la main pour l'attirer vers elle. Meryl avance lentement vers le grand lit tandis que sa mère laisse couler ses larmes sans les retenir, en reprenant doucement ses gémissements. Quelque chose en Meryl lui souffle que lorsqu'elle touchera sa maman, rien ne sera plus comme avant dans sa vie.

Avançant le plus lentement possible, elle finit par atteindre le lit.

— Viens, viens avec moi ma princesse. On va rester là toutes les deux, d'accord ?

Meryl docile, enlève ses chaussures et grimpe près de sa maman qui la serre très fort contre elle. Pendant un long moment, Meryl n'ose pas bouger.

Sa maman gémit parfois plus fort. D'autres fois, elle se mouche, elle essuie son visage, puis elle respire bruyamment avant de recommencer à pleurer de plus belle.

Le ventre de Meryl gargouille. Elle a faim. Elle n'a pas beaucoup mangé à midi pour suivre les conseils de son papa ; il ne fallait pas qu'elle soit lourde pendant l'audition. Et elle a sauté le goûter pour consoler Sofia.

Elle se demande pourquoi tant de chagrin.

— Il a un conseil, ce soir, papa ?

Sa maman ne répond pas, mais elle l'étreint plus fort. Elle plonge son visage dans les cheveux, le cou de sa fille. Elle inspire à pleins poumons.

— Tu me serres trop fort, maman. J'ai mal.

— Papa... il n'est plus là, ma puce...

Mon papa est parti parce que j'ai tout raté, se dit Meryl. Il avait trop la colère. Il ne veut plus jamais me voir. Il ne veut pas d'une fille mauviette. Une fille qui ne sait même pas faire de pirouettes.

— Il est... Il est... hoquette sa mère.

Mais les mots ne veulent pas sortir. Elle n'a plus la force de se lever, de donner le change, de remplir son rôle de mère. Elle presse sa fille contre elle comme pour conjurer le sort, mais rien ne peut faire revenir la machine en arrière.

Dans le tourbillon chaotique des heures qui suivirent, Meryl, par bribes, finit par comprendre que son papa avait eu un accident. Sa mamie Yvonne lui expliqua qu'il était au ciel. Elle devait être courageuse et se comporter comme une grande pour soulager sa maman qui avait trop de chagrin et qui était seule, maintenant, pour s'occuper d'elle. Il y aurait une cérémonie pour lui dire au revoir, mais elle n'aurait pas le droit d'y aller.

Meryl n'ouvrit pas la bouche parce qu'elle ne voulait pas que les autres sachent. Même pas sa maman. Sinon elle ne l'aimerait plus. Elle ne pouvait pas leur expliquer. Elle devait vivre avec cette dissimulation, pour toujours.

Si j'avais réussi l'audition, mon papa ne serait pas mort. C'était son secret.

Les adultes avaient une autre version. Sa mamie expliqua aux cousins que son papa, en retard pour venir la voir danser à l'audition, avait roulé trop vite. En grim pant une côte, il avait voulu doubler et n'avait pas vu le camion qui arrivait en face.

— Les gosses, se lamentait sa grand-mère, parfois c'est un bonheur et parfois une malédiction. J'espère qu'elle ne va pas aussi porter malheur à Catherine !

Meryl espérait aussi de toutes ses forces. Si elle portait malheur à tout le monde, qu'est-ce qu'elle allait devenir ? Est-ce qu'elle serait prisonnière du sortilège ?

La vie de Meryl continua dans une maison sans son papa et avec une maman tellement blessée dans son cœur, qu'elle n'avait plus la force de rien. Elle restait des heures couchée dans son lit, dans le noir. Elle n'allait plus travailler. Le médecin lui avait prescrit de longues semaines de congé maladie.

Meryl apprit à vivre dans des pièces aux rideaux toujours fermés. Elle s'occupait de sa maman comme d'un enfant. Quand elle rentrait après l'école, elle faisait quelques courses en chemin et elle préparait à manger. Comme elle aimait bien les coquillettes, elle en cuisinait souvent. Sa maman aimait bien la câliner, mais Meryl s'y prêtait de mauvaise grâce. Elle craignait d'attirer sur elle le mauvais sort. Et puis quand elle l'embrassait, sa maman pleurait souvent en lui demandant pardon.

— Pardon, ma puce. Je ne sais pas ce que j'ai. C'est ma dépression. Je n'y arrive plus.

Mais Meryl savait que c'était de sa faute alors elle préférait ne pas rester trop près d'elle.

Elle essayait de ne pas montrer à l'école que ses habits n'étaient pas toujours très propres et qu'elle en changeait peu souvent. Et ils finissaient par s'user, aussi. Les autres filles se moquaient d'elle. Elle s'isolait de plus en plus et elle ne parlait plus à personne. Elle craignait trop les moqueries. Elle repoussait les autres. Même Sofia finit par se lasser de ses rebuffades.

Meryl passait tout son temps hors de l'école à faire des exercices de danse et des pirouettes dans le garage, avec la musique classique à fond. Elle aurait tant voulu revenir en arrière. Montrer à son papa qu'elle faisait des efforts et qu'il pouvait être fier d'elle.

Elle avait une pensée folle dans la tête qu'elle n'arrivait pas à s'enlever. *Quand je serai danseuse étoile, je tourbillonnerai avec les autres étoiles dans le ciel et je pourrai voir papa, lui parler. Si je suis la meilleure des danseuses, il me dira qu'il m'aime.*

Un jour, en rentrant à la maison, elle n'y trouva pas sa maman. Sa grand-mère Yvonne était là, avec d'autres personnes. Il y avait aussi des policiers. Tout le monde parlait de Catherine. Elle avait fait quelque chose de grave.

— Toi, aussi ! la gronda sa mamie. Avec tes idées ! C'est ta faute ! Si tu avais passé un peu plus de temps avec ta mère au lieu de rester des heures dans le garage à faire des pirouettes ! Elle serait déjà sortie de sa dépression au lieu de...

Meryl se dit que c'était sa faute si sa maman n'était plus à la maison.

— Elle est partie rejoindre papa au ciel ? demanda-t-elle.

— Mais c'est qu'elle porterait la poisse cette gamine ! s'exclama la vieille dame. T'es méchante ou quoi ? Ta mère est seulement à l'hôpital et ils vont la garder un peu avec eux. Jusqu'à ce qu'elle ne soit plus un danger ni pour elle ni pour toi. Bref, je m'installe ici le temps que ça durera. On verra bien. Ce que c'est que la vie, quand même ! Tout ça à cause de la danse.

Meryl pensa que c'était seulement la malédiction qui continuait.

La routine s'installa à la maison avec sa grand-mère.

Elle espérait que sa maman rentrerait bientôt parce qu'elle lui manquait. Même si elle était toujours triste, même si ses câlins étaient désespérés, au moins elles se serraient dans les bras, toutes les deux. Sa mamie, elle, lui criait toujours après. Elle lui disait qu'elle était méchante et elle lui reprochait chacun de ses gestes. Elle se lamentait souvent au téléphone avec les cousins.

Comme Meryl ne s'occupait plus du manger ou de la maison, elle passait encore plus de temps, dans le garage, à s'exercer. Et sa mamie Yvonne la laissait faire. On aurait dit que voir Meryl la mettait en colère, ou pire, lui faisait peur. Quand la petite fille était dans la maison, sa mamie détournait le visage comme si la voir lui faisait horreur.

Meryl avait beau faire, elle avait beau danser à perdre le souffle, les choses empiraient au lieu de s'arranger.

D'abord son papa, puis sa maman. Le cœur de Meryl était devenu comme un caillou. Le seul moment où elle le sentait battre encore était celui où elle dansait et pirouettait

dans le garage. Le reste du temps, c'était comme si elle n'en avait plus. Mais il ne lui manquait pas. Au contraire. C'était pratique.

Je peux supporter beaucoup plus de choses, sans mon cœur.

Cette phrase revenait en leitmotiv dans sa tête.

À la fin de l'été, sa maman rentra à la maison. Elle n'avait plus de travail, mais des allocations. Mamie Yvonne resta avec elles, car Catherine ne pouvait plus faire face aux charges domestiques avec un enfant.

En septembre, Meryl réussit le concours pour entrer dans *la prestigieuse école de danse de Mme Gaglio*. Elle fut contente. Elle sut qu'elle finirait un jour dans le ciel et qu'elle pourrait y voir son papa et lui demander pardon.

Est-ce que mon cœur, alors, recommencera à battre ?

1 – Sauvée des eaux

Vendredi 24 janvier 2020

Le déluge a décidé, aujourd’hui, d’inonder la petite ville portuaire. Dans le café, La Petite Fabrique, les clients se font tout petits devant l’orage qui se déchaîne dehors.

Derrière son comptoir de zinc à l’ancienne, la patronne du café, avenante, potelée, dresse l’oreille. Elle se fige.

— Mais, Amanda, qu’est-ce qu’il te prend ? demande Antoine, son mari, intrigué.

Elle enfle son imper et court jusqu’à la porte qui carillonne quand elle l’ouvre. Antoine n’a pas le temps de la retenir.

— À quoi tu joues ? Tu veux être emportée ?

Dans une bourrasque qui inonde les carreaux du sol, elle referme vite derrière elle.

Les clients, installés à leurs tables de bois sur leurs chaises bistrots dignes d’un décor de film, sont excités, inquiets, curieux. Ils se demandent s’il y aura autant de dégâts que l’autre fois. S’il y aura des morts.

C’est arrivé d’un coup. La pluie a soudain frappé plus fort et un torrent s’est formé dans la ruelle. Heureusement, le café La Petite Fabrique se situe juste à l’endroit où le flot va frapper l’immeuble d’en face. Depuis la dernière inondation, toute la rue a fait des travaux, l’eau ne rentre plus dans les caves.

— Le plus important, dit Andréa, une veuve à la retraite qui mange avec sa fille Christine, c'est de ne pas bouger avant que l'eau ne soit complètement absorbée.

Elles vivent ensemble depuis que Christine a divorcé. Pour réduire les frais. Christine, avec sa coupe approximative, sa frange qui lui mange le front, ses racines toujours en retard d'un mois et ses pulls tricotés à la main, est clerc de notaire. Elle est toujours en retard partout où elle va. Comme lui dit sa mère, elle se noierait dans un verre d'eau. Comme elle le sait, elle en fait trop, elle doute d'elle et le retard se creuse partout où elle va. Sa mère, Andréa est pour elle à la fois une chaleur, un réconfort, une présence quand elle rentre chez elle le soir, mais aussi le révélateur de tout ce qu'elle a manqué dans sa vie. D'autant plus qu'elle est du genre parfaite. Ses cheveux sont comme un casque toujours admirablement coiffés, son tailleur impeccable et ses talons soulignent de façon presque militaire son combat quotidien contre le temps qui passe. La mort de son mari n'a rien changé à cette habitude. C'est une question de dignité. Toujours se montrer sous son meilleur jour.

Le vendredi, elles viennent ici, à La Petite Fabrique, parce qu'elles aiment l'aïoli que fait Amanda avec du poisson et des légumes frais. Elles se chamaillent souvent pour des riens. Des recettes de cuisine, la politesse des jeunes de nos jours, la meilleure façon de plier les draps, le film à aller voir.

Antoine surveille la vitrine en soulevant de temps en temps le rideau de dentelle pour essayer de repérer Amanda qui a disparu un peu plus loin sous les trombes d'eau. Elle ne

réapparaît pas. Quelques rares personnes courent encore dans la rue pour regagner un abri sûr, une maison.

Ils ont tous la même allure, trempés, ployant sous l'averse cinglante, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, le parapluie tordu, la tête dans les épaules, le dos courbé.

Antoine est inquiet, mais la colère l'emporte. Il râle tout haut.

— Cette femme ! Une vraie tête de mule. Si elle croit que je vais aller la rechercher, elle rêve ! Elle se comporte comme une gamine. Allez savoir ce qu'elle a dans la tête ? Tout d'un coup, au moment où il pleut des cordes... Comme une envie de se gratter... Vous comprenez ça, vous ?

La bibliothécaire, Hélène Forster, qui connaît bien les patrons du café, lui rétorque :

— J'ai entendu un bruit dehors juste avant le déluge. Comme un miaulement.

Hélène Forster a son compte ouvert ici, elle vient manger tous les jours depuis cinq ans. C'est une femme effacée, terne. Cheveux châains, courts, ongles rongés, jamais une couleur dans ses vêtements. On risquerait de la remarquer et s'il y a bien une chose que Hélène Forster ne veut pas, c'est qu'on la remarque. Tout ce qu'elle désire, c'est qu'on la laisse lire en paix. Le plus possible, partout, tout le temps, ou du moins chaque fois qu'elle le peut.

Elle a décidé que La Petite Fabrique serait sa cantine la première fois qu'elle y est entrée à cause des accrochages sur les murs. Dans toute la ville, les cafés arborent en déco des portraits de stars de cinéma, mais ici, les murs sont décorés avec des ardoises d'écoliers sur lesquelles des citations

d'écrivains, ou quelques vers de poèmes orientent une « pensée du jour ».

Les citations ne sont pas souvent changées, personne n'a vraiment le temps de le faire, mais peu importe.

Ce café est fait pour moi, s'est-elle dit ce jour-là.

Souvent, c'est elle qui suggère une nouvelle citation à la patronne. À chaque fois, elle a un livre différent avec elle. Elle mange en un quart d'heure, elle lit les trois quarts d'heure restants, puis elle repart à son boulot. Ses enfants vivent loin d'elle. L'une fait ses études à Londres, et l'autre s'est installé à Montréal. Quand son père est entré en maison spécialisée à cause de son Alzheimer, Mlle Forster est venue vivre, ici, chez sa mère ; de toute façon elle n'a pas d'autres attaches. Depuis que ses enfants sont adultes, elle ne communique plus du tout avec son ex-mari.

Personne ici ne l'a connue avant. Quand elle était une jeune mère de famille très active vivant avec un séduisant cadre d'une société high-tech. C'est pourquoi tout le monde l'appelle *mademoiselle*. Comme si elle n'avait jamais été mariée.

— Comment ça, un bruit ? demande Antoine. Quel bruit ? J'ai rien entendu, moi !

— Je confirme, dit M. Amédée, le vieil aveugle.

En qualité de non-voyant, il bénéficie d'une expertise auditive exceptionnelle. Tout le monde le sait. D'ailleurs sa chienne, Flora, une jeune labrador toute noire couchée à ses pieds, approuve d'un jappement enjoué. Elle est encore jeune, tout juste formée à sa mission. Parfois, elle a des envies de faire des folies. Il lui arrive soudain de sauter brusquement

pour attraper une mouche. Ses mâchoires claquent, faisant sursauter Amédée. Elle est joueuse, mais elle sait contenir ses ardeurs.

— C'était bien un miaulement ! dit-il.

Antoine hoche la tête, contrarié.

— Ça va ! N'en rajoutez pas ! J'ai pigé. Si elle croit qu'il y a un chat perdu sous la pluie, elle va pas revenir avant de l'avoir trouvé, c'est sûr.

— Vous pourrez pas la refaire, Antoine.

M. Amédée connaît Amanda depuis longtemps. Il sait qu'elle ne peut pas s'empêcher de sauver les animaux en danger. Et les gens aussi d'ailleurs. C'est pour cette raison qu'il vient tous les jours et que c'est devenu sa deuxième maison, en quelque sorte. Il adore Amanda, même s'il ne l'a jamais vue. Et même s'il ne peut pas voir le lieu, il sent qu'il n'a pas changé depuis des décennies.

Quand il était jeune et qu'il y voyait encore, à la fin des années 60, il venait rarement ici, c'était du temps des patrons d'avant. Ce café était un endroit très calme, fréquenté par des familles. Ça ne l'attirait pas. Il était photographe et il avait un petit commerce non loin de la Croisette. Il était excessif en tout. Il sortait trop, travaillait trop, fumait trop, buvait trop, lisait trop, dansait trop. Sachant assez tôt qu'il était atteint d'une myopie morbide dégénérative, il a brûlé la vie par les deux bouts et quand il s'est retranché dans son château fort pour apprendre à vivre sans y voir, il n'a jamais eu le sentiment qu'on lui avait volé quelque chose. Il avait profité à fond. Mais il était seul. Pas de femme, pas d'enfants.

Quand tout a chaviré dans le noir, ses parents ont pris soin de lui, l'ont entouré, mais ils n'étaient déjà plus très jeunes.

La Petite Fabrique, il s'en souvient vaguement. Elle est quelque part dans un coin de sa mémoire, car il passait devant pour rentrer chez lui.

S'il retrouvait la vue par miracle, du jour au lendemain, il pense qu'il ne serait surpris ni par les objets, ni par la disposition des lieux, ni par le mobilier. Il imagine, sans se tromper, le comptoir avec les oranges dans leur grand bocal, les œufs sur le zinc, le percolateur ancien et les menus écrits sur la grande ardoise.

— Elle est ainsi faite, votre femme ! insiste-t-il.

— C'est vrai, dit Antoine.

Ce trait de caractère de sa femme l'agace. Il sait qu'elle s'attache et que les « sauvés » finissent toujours par partir. Pire même, parfois ils lui en veulent ! Et ce n'est pas anodin, pour elle, ces petites blessures de sentiments. Il se secoue. Il ne veut pas anticiper.

— Bon allez, on va pas se laisser abattre pour si peu, hein ? dit-il à la cantonade. J'offre une tournée générale. C'est pas tous les jours qu'on a la chance d'être bien à l'abri pendant que d'autres sont dans la tourmente, hein ?

— Vous imaginez ceux qui sont en mer en ce moment ?

Il y a un court silence. C'est une ville côtière. La Petite Fabrique n'est pas loin du port, sur une placette baignée de soleil qui s'improvise grâce au décroché de deux rues piétonnes, un peu en retrait de l'agitation. Tout le monde, ici, a navigué au moins une fois dans sa vie. C'est vrai qu'on se

sent minuscule quand la mer se fâche. La Méditerranée peut être violente lorsqu'elle se met en colère.

— Vous voulez quoi, mademoiselle Forster ? Puisque vous avez fini, pourquoi pas un petit cognac ?

— À midi ? Mais je ne bois jamais à midi ! Comment je vais faire pour ranger les livres ?

— De toute façon, c'est pas tout de suite que vous allez pouvoir regagner la bibliothèque ! Ils ont dit sur Internet de ne pas se déplacer pendant au moins trois heures, peut-être plus.

C'est au moment où il la sert, sans tenir compte de ses protestations, que la porte s'ouvre en grand. Trombes d'eau, coups de vent, sifflements... Le rire d'Amanda.

Tout le monde a tourné la tête en même temps vers la porte d'entrée du café. Amanda n'est pas seule. Avec elle, une jeune fille toute menue, toute mouillée, toute grelottante. Elle serre contre elle, à l'étouffer, un maigre chat craintif, ruisselant.

Flora, frémissante, a senti le chat. Elle tressaille et se relève. Elle ne sait si elle doit gronder ou remuer la queue. Elle ignore encore s'il est un ennemi ou un allié dans sa grande mission : protéger Amédée.

Celui-ci passe une main rassurante sur le dos de sa chienne, pour la calmer.

Le chat, écrasé contre la petite jeune fille, essaie de protester par quelques faibles miaulements.

Amanda apostrophe Antoine :

— Mais ne reste donc pas là comme une potiche, Antoine ! Va me chercher des serviettes en haut. Prends

aussi mon survêtement, des chaussettes et des savates. Allez, remue-toi un peu !

Justement, Antoine résiste. Il ne veut pas l'aider à sauver le monde. Il ne veut pas la voir encore souffrir.

Amanda pousse son invitée vers le radiateur. La jeune fille est brune et ses cheveux longs sont serrés dans un chignon sur la nuque, dont s'échappent des mèches dégoulinantes. Son regard est inquiet. Une bête traquée qui se demande quel danger la guette. Entre le chat et elle, c'est le chat qui semble le moins sauvage. Et c'est elle qui a l'air de sortir d'une gouttière.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demande Amédée.

Il a tout senti, tout entendu. Et Flora lui a tout appris, à sa façon. Il a compris qu'il y a un chat. Il a entendu aussi le bruit singulier du corps d'une nouvelle personne. Il sait beaucoup de choses déjà. Il sait que c'est un corps léger, qui veut se faire oublier. Il sait que le corps est fêlé, car le son des pas est instable. Cette personne ne pose pas ses deux jambes sur le sol de la même manière. Mais comment pourrait-il deviner qu'elle a été danseuse et qu'elle a perdu tous ses rêves ?

— C'est la patronne qui vient de rentrer avec une fille ruisselante et un chat, dit sur un ton monocorde Robin, un jeune homme assis devant la vitrine du café.

Il a accordé un faible intérêt à l'événement pendant quelques minutes, mais à présent son attention est retournée vers la placette inondée. Il peut rester longtemps à regarder dehors. Il parle peu, fait semblant de sourire. Il rumine ses pensées moroses en permanence et il n'apprécie pas quand elles sont interrompues par une circonstance inhabituelle.

Il a souvent quelques cicatrices toutes fraîches sur le visage. Il ne perd jamais une occasion d'en découdre. Alors forcément, il lui en reste des traces.

À La Petite Fabrique, on lui adresse peu la parole, c'est ce qu'il apprécie. Les gens qui viennent dans ce café recherchent le calme et c'est reposant. Personne ne lui demande de faire la conversation. Personne ne le juge. Personne ne fait attention à lui.

Ce en quoi il se trompe, bien sûr. Amanda, depuis longtemps, l'a classé parmi ses protégés. Pour elle, c'est quelqu'un de cassé qu'il faut raccommode. Alors elle y va tout doucement, jamais elle ne lui montre qu'elle veille sur lui.

Robin sait qu'ici, il ne s'énervera pas. Et que rien ne pourra tourner vinaigre. Parce qu'il se méfie de lui-même.

Hélène Forster se lève pour aider Amanda et elle tend son cognac à la jeune fille qui le saisit sans rien dire, mais sans le boire non plus.

Antoine revient avec des tas de serviettes de bain. Il regarde de travers la jeune fille trempée.

— Elle s'appelle Meryl, dit Amanda. Je les ai trouvés tous les deux accrochés aux barreaux du portail devant le jardinet de la boutique de jouets.

— Accrochés ?

— Ben oui, avec ce torrent, t'as intérêt à t'accrocher pour pas être emporté ! Il est à vous, le chat ? demande-t-elle à Meryl qui grelotte toujours.

— Non, répond la jeune danseuse d'une voix grelottante. Je l'ai vu en même temps que vous.

— Ah bon ? Mais vous le teniez dans les bras !

— C'est marrant, dit Meryl sans rire, je venais justement ici !

L'ensemble de la clientèle la regarde. La conversation devient générale. Tout le monde veut s'en mêler, sauf Robin qui ne daigne pas dévier son regard de la pluie, dehors, de l'autre côté de sa vitre.

— Ah ! Vous voyez ! dit Mlle Forster, quand je vous dis toujours qu'il n'y a pas de hasard.

Meryl a posé le chat par terre, et il tremblote sur ses pattes, tendu vers Flora, le poil hissé, la queue gonflée.

Silencieuse, la jeune fille se sèche les cheveux en se frottant avec la serviette. Elle essaie de prendre le moins de place possible, de ne pas attirer l'attention. Enfin de ce point de vue-là, c'est complètement raté !

Amanda s'essuie la tête aussi. Elles ont enlevé toutes les deux leurs chaussettes pour en enfiler des toutes sèches.

La patronne se dirige vers les toilettes pour se changer. Avant de disparaître, elle tend le chat à son mari.

— Antoine, tu veux bien essayer ce pauvre Spritz ?

— Spritz ? C'est qui ? demande durement Antoine.

— C'est le chat.

— Jamais de la vie ! Il est tout pelé, tout sale et il pue.

— Allez, arrête de râler pour rien. Tu sais bien que tu n'y arriveras pas !

— À quoi ?

— À m'empêcher de le recueillir !

— T'as vu ses yeux ? C'est sûrement contagieux ! On va attraper la peste ! T'as pas vu ce qui se passe en Chine ?

— Mais ne mélange donc pas tout ! De quoi tu parles ?
De la grippe qu'ils ont là-bas ?

— Oui. Parfaitement. Paraît que ça vient des animaux.

— Mais enfin, on n'est pas en Chine, nous ! On n'est pas concernés !

— Ce matin, ils ont dit qu'on avait trois Chinois atteints en France, rétorque-t-il. Alors tu vois ! Ça nous concerne, nous aussi !

— Il a raison, dit Christine en pianotant sur son mobile, mais la ministre de la Santé a tweeté que le risque d'importation depuis Wuhan est quasi nul et le risque de propagation du coronavirus dans la population très faible !

— Ah ! Tu vois ?

Antoine hausse les épaules et tend l'animal à Hélène Forster, qui n'a pas l'air ravi et qui pose la bête sur la table devant Meryl, absente.

— Vous veniez vous abriter ici ? lui demande Hélène.

— Euh, non, dit Meryl doucement. Je venais pour l'annonce.

— Ça alors ! Quelle coïncidence !

— Quelle annonce ? demande Amédée.

— Il y a une annonce sur la porte. On recherche une serveuse.

— Ah, vous cherchez une serveuse ?

— Oui, répond Antoine. C'est Amanda. Elle dit qu'elle a besoin d'aide. Mais il nous faut une professionnelle. On ne peut pas se permettre de former quelqu'un.

— Vous êtes serveuse ? demande Amédée en dirigeant sa voix vers la jeune fille.

Meryl, machinalement, tamponne le chat avec une petite serviette.

Ses gestes sont restreints, un peu sophistiqués. C'est la façon qu'elle a trouvée pour masquer sa main un peu bloquée. Elle ne veut pas montrer qu'elle ne peut plus fermer complètement ses doigts, que son poignet a perdu sa souplesse.

— Non.

Un silence suit sa réponse. La curiosité. On attend qu'elle s'explique. C'est vrai, pourquoi a-t-elle dit qu'elle venait pour l'annonce si elle n'est pas serveuse ? Elle soupire.

Un bruit de chaudière envahit l'espace. C'est le chat galeux qui ronronne. La chienne le regarde, la tête penchée, interrogative, étonnée. Depuis tout à l'heure, elle reste debout, en alerte.

Meryl ne veut pas raconter sa vie. C'est encore trop douloureux. Pour elle, les deux ans qui se sont écoulés depuis son accident sont comme quelques secondes. Elle dit tout bas :

— Je viens d'arriver dans cette ville, dit-elle dans un murmure. Je cherche un travail. Mais j'ai jamais fait serveuse.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demande la veuve, Andréa.

— Elle a dit qu'elle cherche du boulot, dit très fort Amédée. Et qu'elle a déjà été serveuse en job d'été.

Meryl rougit du mensonge du vieil homme. Antoine regarde Amédée avec reproche, mais il ne le contredit pas. À la fois furieux et fataliste, il sait bien comment tout va finir. Il voudrait freiner le destin, mais il se sent déjà dépassé.

Amanda sort des toilettes. Elle porte un survêtement orange sur lequel elle finit d'enfiler son tablier de cuisinière.

— Vous avez eu vos cafés, Andréa ?

La mère et la fille hochent leur tête négativement.

— Avec ce temps pourri, tu aurais pu offrir une tournée générale pour remonter le moral des troupes, dit Amanda à Antoine.

Outré, il ouvre grand ses yeux et prend les autres à partie.

— Justement ! Justement ! T'es gonflée ! C'est ce que j'ai fait, mais tu m'as coupé dans mon élan avec tout ton cirque, là.

Amanda approche une coupelle de lait et la pose devant le chat. Meryl le regarde laper avec étonnement, une pointe d'émerveillement dans les yeux.

Elle a jamais vu un chat ? se demande Robin.

Il est contrarié par cette agitation qui l'empêche de se concentrer sur ses pensées. Il n'aime pas s'occuper des autres, mais forcément, dans ce café où il ne se passe jamais rien, un double sauvetage de paumés le dérange, l'interpelle.

Il a soudain envie d'observer ce qu'il se passe dans la salle. Et il est particulièrement attiré par le visage de cette fille, là, toute mouillée. Il ne sait pas pourquoi. Elle l'irrite. Ses yeux ébahis, son expression absente. Il a envie de la secouer et de lui dire : *oh, tu débarques de quelle planète ?*

Elle sursaute en surprenant son regard, comme si elle avait été prise en faute. Il est mal à l'aise. *J'ai parlé tout haut ou quoi ?*

— C'est ça, ta tournée générale ? Une coupelle de lait au chat galeux ? demande Antoine.

Amanda sourit avec tendresse.

— Il s'appelle Spritz ! Arrête de râler et prépare un bon chocolat bien épais pour la petite. Et regarde s'il reste un croissant de ce matin. Je m'occupe de la tournée générale. Mademoiselle Forster, vous n'avez pas une idée pour la citation du jour ?

Et tandis qu'elle virevolte d'une table à une autre, servant à ses clients leur boisson favorite, un parfum boisé et chaleureux de chocolat envahit la salle.

Amédée a le nez en l'air qui frétille. Flora se sent un peu rassurée. Elle se recouche à ses pieds.

Hélène Forster se retrouve soudain transportée dans la cuisine de sa grand-mère. Elle revoit le bol crème avec des fleurs rouges, dans lequel le chocolat fumait. Sa mère ne travaillait pas, mais elle avait toujours à faire, entre *shopping* et *fitness*. Après l'école, la petite Hélène allait chez sa grand-mère et c'est avec elle qu'elle faisait ses devoirs, une fois le goûter pris. Un moment de bonheur, un îlot dans sa vie pas toujours simple entre les disputes de ses parents et sa solitude à l'école.

L'évocation est forte. Et tout naturellement, elle provoque chez elle une association d'idées littéraires. C'est normal pour une bibliothécaire. Elle se dit qu'il était extraordinaire, quand même, ce Marcel ! Car elle pense à la mademoiselle de Proust, bien sûr. *Tiens, je relirais bien ce passage tout à l'heure, à la bibliothèque*, se dit-elle.

Elle ignore que justement, M. Amédée, le vieil aveugle, dont le plus cher désir serait simplement de lire un livre, n'importe lequel, pense au même passage du même roman en même temps.

Andréa et Christine, mère et fille, ne se chamaillent pas, pour une fois. Christine dit :

— J'adore l'odeur du café mélangée à celle du chocolat. Je ne sais pas pourquoi.

— C'est parce que ton père mettait toujours des carrés de chocolat dans son café, dit sa mère attendrie.

Robin fixe furieusement la pluie qui ne s'arrête toujours pas de tomber. Il résiste de toutes ses forces à l'envie de regarder la tasse de chocolat qui se remplit. Trop tard, il la suit des yeux maintenant, tandis qu'Antoine apporte le petit plateau à la table de Meryl. Il le pose brutalement et les objets s'y entrechoquent.

— Ça ira comme ça ? crie-t-il en direction d'Amanda. Madame est satisfaite ?

Il espère que son comportement est suffisamment désagréable pour que cette malheureuse ne demande pas son reste et se volatilise par où elle est arrivée. Mais Meryl ne semble pas remarquer sa mauvaise grâce.

Spritz renifle le croissant et en réclame sa part.

C'est écœurant, pense Robin. Un chat malade sur une table ! C'est pas hygiénique. Il se passe quoi dans ce café, aujourd'hui ? C'est pas comme d'habitude.

Les autres ne disent rien ; personne ne fait descendre l'animal. Le chat galeux entreprend sa toilette sur la table, sous les yeux charmés de Meryl.

— Vous allez en faire quoi, du chat ? demande-t-elle doucement à Amanda lorsque celle-ci passe près d'elle.

— Pourquoi, tu le veux ?

Meryl aimerait bien. Elle en rêve, même. Elle pense que ce n'est pas pour rien qu'elle l'a trouvé accroché au grillage. Ils s'appartiennent l'un l'autre à présent.

Spritz, comme s'il saisissait l'enjeu, la regarde d'un air suppliant.

— Oh non ! dit-elle, désolée. Je n'ai pas le droit d'avoir un chat chez moi. Je suis en coloc.

En réalité, ce n'est pas vraiment une coloc. C'est plutôt une location de chambre chez l'habitant. Elle vit chez une dame, Paola, une Italienne qui, pour joindre les deux bouts, loue une de ses chambres. C'est tout ce qu'elle a trouvé en arrivant dans la ville. Elle partage avec sa proprio salle de bains et cuisine, mais bon, la cuisine, de toute façon...

— Il faut d'abord qu'il se requinque, dit Amanda. Il m'arrive souvent d'accueillir des animaux et de les soigner ici. En général, une fois guéris, il y a toujours un client qui en tombe amoureux et qui l'emporte. J'essaie de ne pas m'attacher.

— Vous avez vu ses pattes ? demande soudain Hélène Forster d'un ton alarmé.

Du coup, tout le monde regarde les pattes du chat. Justement, il est en train de se lécher soigneusement chaque doigt.

— C'est vrai, dit Christine, il a vraiment de grosses pattes pour un chat maigrichon comme tout.

— Oh, ça alors, dit la bibliothécaire.

— Quoi ? demande les autres en chœur.

— Mais oui, c'est bien ce que je pense...

Amédée voudrait bien savoir ce que les autres voient ; il réfrène son impatience et attend.

— J'en avais entendu parler, grâce à Hemingway, dit Mlle Forster, mais je ne pensais pas qu'il y en avait en France.

— Mais de quoi vous parlez ? demande Amanda.

Il vient faire quoi, Hemingway là-dedans ? bougonne intérieurement Robin. Celle-là, elle n'en rate jamais une pour frimer avec ses écrivains !

Comment Robin pourra-t-il s'exercer à se maîtriser, à contrôler ses pulsions de violence, si La Petite Fabrique devient un lieu comme un autre ? Un lieu où la vie extérieure pénètre avec ses convulsions ? Son chaos ? Sa fureur ? Ses imbécillités ? Comment faire face à son tumulte intérieur si la paix quitte ce café ?

— C'est un chat polydactyle ? demande Amédée.

Encore un qui se la joue, ronchonne Robin.

— Exactement ! jubile Mlle Forster. En Angleterre, on les appelle même des *Hemingway cats*, car l'écrivain les collectionnait. C'est dingue ! On en a un ici ? Chez nous ? Enfin... Chez vous, Amanda !

— Vous avez raison, c'est particulier.

Elle compte.

— Il a six doigts à la patte avant droite. Et la gauche ?

Meryl prend doucement la patte avant gauche du chat dans sa main pour compter.

— Sept, s'écrie-t-elle, impressionnée. Carrément sept à la patte gauche. Les pattes arrière ont l'air normal.

C'est écœurant, pense Robin. Un chat malade ET handicapé ! Il manquait plus que ça dans ma vie ! Le seul café que je fréquente abrite des êtres mutants.

— On dit que ces chats portent bonheur, dit M. Amédée. Ils étaient souvent emportés sur les bateaux pour traverser les océans et les rats n’avaient qu’à bien se tenir, car leurs doigts en plus en font de meilleurs chasseurs.

— Regardez bien son pouce, dit Mlle Forster. C’est presque comme nos mains.

— La petite, elle est serveuse et elle cherche du travail, dit Amédée.

— C’est vrai ? demande Amanda. Ça alors, c’est incroyable, justement on cherche une serveuse !

— Mais enfin, il nous faut une vraie serveuse, dit Antoine. On sait même pas d’où elle sort, celle-là. Il faut un minimum de références, quand même.

— Elle a travaillé comme serveuse en job d’été, insiste Amédée.

— Allons, Antoine, puisqu’Amédée la recommande ! le gronde gentiment Amanda.

Antoine fusille le vieil aveugle du regard, mais Amédée ne le voit pas, bien sûr. Meryl, silencieuse, rougit, mais elle ne rectifie pas le mensonge. Elle a trop besoin d’un travail.

— J’ai une idée pour la citation du jour, dit Amédée. Elle m’est revenue quand vous avez parlé d’Hemingway.

Hélène Forster s’approche de la plus grande ardoise accrochée au mur, celle qui est tout près du comptoir, elle efface la phrase de Jean Teulé qui était tracée et elle attend, craie en main.

Amédée, malicieux, énonce :

— « Un homme intelligent est obligé d’être saoul pour passer du temps avec les imbéciles. » Ernest Hemingway.

Plusieurs clients sourient tandis que Mlle Forster recopie la phrase consciencieusement.

— Vous parlez de vous et de nous, monsieur Amédée ? demande Antoine, moqueur.

2 – Rêveuse

Serveuse ? Vraiment ?

Le flash envahit sa vision et cogne contre son crâne. Elle a souvent des moments d'absence. Des moments où le présent s'efface. Elle perd toute notion de ce qui l'entoure et des images l'envahissent. Il ne reste plus qu'une journée au monde. Celle où, pour elle, tout a basculé.

Celle de la grande audition. Deux ans déjà. En se levant, Meryl s'était dit : *c'est le jour le plus important de ma vie.*

Il faisait beau ce matin-là, mais Meryl ne le voyait même pas. Une autre se serait dit que c'était bon signe, mais pas elle. Elle ne voyait rien de ce qui l'entourait, jamais. Elle vivait dans un monde intérieur rempli d'exercices exténuants, d'entrechats, d'arabesques et de pas chassés.

Meryl s'était levée suffisamment tôt pour ne pas stresser, pour ne pas risquer d'être en retard. Il y avait des grèves dans les transports, mais ce n'était pas grave. En général, elle préférait aller à l'Opéra à pied, pour s'échauffer.

Le plus important, l'hiver, c'était d'avoir de bonnes chaussures sans talons pour ne pas risquer d'entorse, un pantalon confortable avec des jambières en polaire sur les chevilles et les mollets, pour les tenir au chaud, des gants, un bonnet, une écharpe. Depuis des années, elle prenait soin de son corps. Il était son outil, son gagne-pain et son moyen d'expression le plus précieux. Quoi qu'en pensât sa mère.

Meryl était une taciturne, une taiseuse. C'est avec la danse qu'elle exprimait ses émotions et elle ne pouvait pas imaginer une seconde ce que serait sa vie si soudain elle était privée de ses mouvements.

Elle devait arriver à la salle du ballet dès le début de l'épreuve. Les sept garçons étaient auditionnés en matinée. Les filles, elles, étaient treize à passer dans l'après-midi. Il y aurait trois heureux élus, dont une fille seulement.

Elle ne saurait pas tout de suite si elle était prise, sauf si elle ratait tout de façon spectaculaire. Personne n'est à l'abri d'une chute après une double cabriole, ou d'un tremblement trop voyant à cause du stress. Là, elle serait sûre d'être recalée.

Il lui faudrait attendre encore trois longues journées que l'on affichât les résultats du concours dans la cour. Tout au fond, elle détestait cette compétition féroce, mais elle ne le savait pas. Jamais elle ne l'avait remise en question. Elle ignorait qu'on pouvait vivre autrement. Car danser était toute sa vie.

Et puis, Thomas l'attendait à l'Opéra. Avec lui, elle se sentait acceptée, protégée. Il était lui-même intégré au corps de ballet depuis un an et elle l'avait rencontré en venant pour les pré-auditions.

Il ne l'avait pas appréciée tout de suite, partageant le même préjugé que les autres à propos de sa taille, de son teint. Meryl ne correspondait pas aux critères. Mais après l'avoir vue danser, il l'avait appelée plusieurs fois, lui avait demandé de l'aider à répéter un pas de deux. C'était merveilleux. De fil en aiguille, leur relation était devenue plus intime.

Il tenait à ce qu'elle entrât dans le corps de ballet, ainsi ils ne se quitteraient plus et pourraient travailler ensemble. Pour Meryl, c'était nouveau, troublant. Petit à petit, elle s'ouvrait à lui. Ce n'était pas de la confiance. Pas encore. Mais presque... Quel soulagement de pouvoir compter sur quelqu'un !

Avant l'accident, sa vie était réglée comme une horloge. C'est peut-être ce qui lui avait manqué le plus les premiers jours qui avaient suivi le choc. Ces longues journées entre parenthèses passées dans un lit d'hôpital, sans pouvoir bouger à cause de sa colonne vertébrale touchée et sa hanche déboîtée, en attendant l'opération. Finie la discipline. Pas d'horaires hormis ceux des soins, qui ne dépendaient pas d'elle.

Et ce sentiment d'être si bête ! Parce qu'il faut quand même être la reine des imbéciles pour se fourrer toute seule dans un accident aussi grave au moment le plus important de sa vie !

Au lieu de revoir ses pas, d'entendre la musique, d'anticiper sa variation, elle aurait mieux fait d'être plus présente dans sa vie réelle ; de regarder autour d'elle, le trottoir, les gens, les voitures. Mais aussi le ciel, les maisons, les arbres.

Sa mère l'avait toujours traitée de rêveuse. Un comble pour une femme rongée par la mélancolie. Mais elle s'accrochait à son rêve. Bien sûr qu'il fallait rêver très fort pour devenir danseuse et briller sur la scène. Bien sûr que le rêve faisait partie de sa vie.

Comment aurait-elle pu supporter les blessures dues aux pointes, à l'épuisement des répétitions, les muscles froissés,

contractés, les déceptions parfois, les humiliations sous les remarques des professeurs, si elle n'avait pas baigné entièrement dans son rêve ?

Le jour de la présélection, le jour où elle avait rencontré Thomas, concentrée sur son échauffement dans les vestiaires, elle n'avait même pas relevé les rires autour d'elle parmi les autres filles. Cela faisait longtemps qu'elle savait qu'il lui fallait d'abord danser afin d'être respectée un minimum par les autres danseuses. Car elle dénotait par son physique. Son teint était trop foncé. Elle était plus petite que la moyenne. Elle avait des formes trop accusées ; trop de seins, trop de fesses. Ses maîtres de ballet ne manquaient pas de le lui faire toujours remarquer. Peu importait qu'elle soit légère, c'était le dessin de son corps qui ne convenait pas.

Son adolescence avait été le pire de ses cauchemars. Elle passait son temps à bander sa poitrine autant que ses pieds, afin que le contour de sa silhouette soit le même que celui des autres. Et à se badigeonner le visage de fond de teint clair et couvrant.

Sa mère lui conseillait de tout arrêter, de renoncer. Elle était trop mince, même ! Pourquoi se rendre malade ? Impossible de lutter contre la nature. Avec son niveau, elle pourrait toujours enseigner la danse contemporaine. Il lui suffirait de se former au diplôme d'État, à Lyon. Sa mère, qui avait peur de la perdre. Peur de la solitude. Peur de rechuter dans une crise.

À quinze ans, Meryl allait s'y résoudre quand elle était tombée sur une interview de Misty Copeland. Elle s'était identifiée à elle, tout de suite. Que de points communs !

Misty, aussi, avait commencé tard. Misty, aussi, avait trop de formes. Et en plus, Misty était noire ! Un handicap supplémentaire dans l’océan de blancheur que sont les ballets classiques, sous prétexte d’harmonie et d’esthétique.

Meryl n’avait donc pas à se plaindre. Sa peau n’était pas trop foncée, malgré ses origines italiennes du côté de sa mère. Si Misty y était arrivée, pourquoi pas elle ?

Elle avait continué.

Depuis l’âge de dix ans, elle n’avait connu que cette façon de vivre. Ces longues heures passées sur les barres à modeler, à transformer, à forcer son corps. Des concours, parfois plusieurs dans l’année pour sauter d’une école à une autre, d’une ville à une autre, d’un exploit à un autre. Des crampes, des blessures, des chocs, des orteils fêlés et les pieds en sang quand elle était passée aux pointes.

Des échecs, souvent, qui la laissaient sans force, vide d’émotion après avoir pleuré des nuits entières. Des victoires, aussi, trop vite savourées, car tout de suite il fallait voir plus loin, continuer à avancer, ne pas se reposer sur ses lauriers. Mais le moment fugitif où elle s’envolait vers les cieux électriques de la salle de spectacle, quel bonheur !

Rien d’autre ne l’intéresse que la danse. Depuis longtemps, elle ne sait plus pourquoi.

Et voilà ! Maintenant, elle doit vivre dans le réel sans s’appuyer sur ce quotidien si bien réglé qui a un jour été le sien.

3 – Feu vert

Jeudi 30 janvier

Sa logeuse, Paola, la laisse en paix. Elle n'ouvre la bouche que pour se plaindre de sa situation. À l'entendre, rien ne tourne rond dans sa vie. En ce moment, elle râle contre l'épidémie. Elle dit que tout le monde est inconscient. *Est-ce que personne ne se rend compte de ce qui se passe en Chine a questo momento ?*

— Quand je pense que votre ministre dit que les masques sont inutiles ! Qu'il ne faut pas en acheter ! *In ogni caso, io, [dans tous les cas, moi] j'en ai acheté.*

Meryl s'imagine avec un masque sur la figure. Ça la fait sourire.

— *Infine*, ce qui est rassurant quand même, c'est que cette même ministre a affirmé que la France a des dizaines de millions de masques en stock, en cas d'épidémie. Ils seront distribués si nous en avons vraiment besoin.

Meryl ne répond rien. Elle ne veut pas rentrer dans sa psychose. Elle trouve cette histoire idiote. La Chine, c'est loin. *Ce qui arrive chez eux n'a rien à voir avec nous.*

Mais Paola est inquiète. Elle appelle souvent ses parents, en Italie. Elle fait des *Skype-vidéo* avec eux. Elle s'imagine que le virus va se répandre dans le monde entier, elle craint pour ses proches, d'autant plus qu'elle ne vit pas avec eux.